

PSYCHÉ, Dynah, *L'ogresse*, Montréal, Coups de tête, 2011, 117 p.

Patrick Bergeron

Volume 23, Number 2, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007596ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007596ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

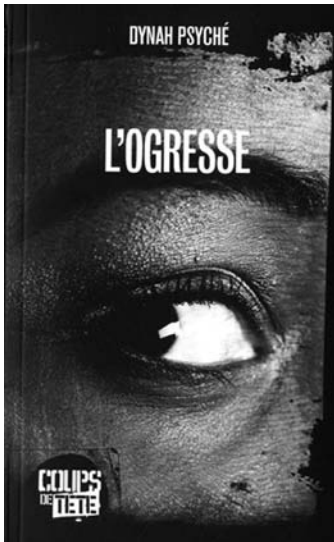
Cite this review

Bergeron, P. (2011). Review of [PSYCHÉ, Dynah, *L'ogresse*, Montréal, Coups de tête, 2011, 117 p.] *Frontières*, 23(2), 73–74. <https://doi.org/10.7202/1007596ar>

PSYCHÉ, Dynah

L'ogresse

Montréal, Coups de tête, 2011, 117 p.



Les ogres sont des personnages bien connus de la littérature enfantine. Charles Perrault, l'auteur des *Contes de ma mère l'Oye* (1697), a largement contribué à les rendre célèbres. On se souviendra de la rencontre du Petit Poucet avec l'horrible ogre chasseur, qui est en outre le père de sept petites ogresses. On se rappellera aussi de l'ogre, châtelain riche et cruel, que l'habile Chat botté parvient à bernier. On retrouve même une authentique ogresse chez Perrault : la Reine qui, dans « La belle au bois dormant », souhaite déguster ses petits-enfants à la sauce Robert. Les frères Grimm ont eux aussi apporté une contribution significative au développement de ce mythe moderne, quoique la langue allemande ne possède pas d'équivalent pour traduire le mot *ogre*¹. La sorcière, dans « Hänsel et Gretel », peut néanmoins être considérée comme une ogresse, puisque le piège qu'elle tend aux enfants (les attirer au moyen d'une maison de pain et de sucre) doit lui permettre de les dévorer. Les ogres raffolent de la chair bien fraîche ; c'est pourquoi ils ont jeté leur dévolu sur la chair d'enfant.

La fascination exercée par la figure de l'ogre ne se limite pas au domaine de la littérature jeunesse. On trouve également des ogres dans la littérature pour adultes, en particulier chez Michel Tournier (*Le roi des aulnes*, prix Goncourt 1970), Jacques Chessex (*L'ogre*, prix Goncourt 1973) et Daniel Pennac (*Au bonheur des ogres*, 1985).

Qu'en est-il alors de l'ogresse ? Personnage complémentaire à celui de l'ogre, dont elle est généralement l'épouse ou la fille, l'ogresse semble avoir beaucoup moins retenu l'attention des romanciers. Dynah Psyché s'est donc intéressée à une figure mythique à la fois connue et méconnue du grand public.

Qu'on oublie les amusants bonshommes verts des studios DreamWorks. Sophonie, l'héroïne du roman de Psyché, n'a rien en commun avec Shrek ou Fiona. Elle se repaît d'enfants morts. C'est elle, l'ogresse dont il est question dans le titre, et elle raconte comment, depuis son plus jeune âge, elle a appris à vivre avec cette condition tout à fait particulière, qu'elle nomme, de manière assez sibylline, le « don ».

Sans pour autant verser dans le roman d'épouvante, pas davantage que dans la *fantasy* (l'éditeur parle plutôt de « fantastique noir »), *L'ogresse* ne s'adresse pas à un jeune public. Ce détail a son importance, car jusqu'à présent, c'est surtout au rayon jeunesse que Dynah Psyché a été active. On lui doit la série de romans fantastiques *Gaig*, dont le dixième tome, *La matriarche*, a paru en mars 2011. Elle a aussi écrit des contes créoles et traduit des ouvrages de vulgarisation scientifique. *L'ogresse* est son troisième roman pour adultes publié chez Coups de tête, après *Cyclone* (2008) et *Zoélie du Saint-Esprit* (2010).

Tout a commencé avec l'ancêtre de la narratrice, Euzèbe le Cannibale, qui a mangé l'enfant mort-né d'Euphémie. Qui plus est, il a créé avec sa sœur Cinette une lignée dont est issue la narratrice. Un tableau intitulé « En guise d'arbre généalogique... » (p. 116-117) nous aide à saisir les ramifications incestueuses de cette famille atypique.

Depuis l'enfance, la narratrice est aux prises avec un vice secret, qu'elle appelle le « don » ou l'« ogritude ». Cette condition se traduit d'abord par un appétit effréné et insatiable. Poussée à avaler de *tout* (c'est elle qui insiste sur le mot *tout*), elle ne parvient jamais à s'arrêter, même une fois repue. Elle va toutefois apprendre à faire évoluer son goût au fil des ans. Ainsi elle apprécie la « viande », de préférence délicate et friable, crue s'il le faut, cuite et épicée si c'est possible. Rien ne bat, en cette matière, la chair d'enfants, qu'elle a dégustée pour la première fois de façon accidentelle en ingurgitant le doigt sectionné d'un bambin.

L'ogresse a aussi conscience de ce qu'elle aime moins. Elle n'apprécie pas le « jus » (c'est-à-dire le sang), qu'elle juge salissant. De même, elle n'affectionne guère le meurtre (« la tuerie m'ennuie », dit-elle), qu'elle ne pratique que par nécessité. Le plus souvent, elle épie les cimetières et domine sa faim jusqu'à ce que survienne le moment de l'assouvir, une fois la famille endeuillée partie. Il ne faut pas que l'ogresse attire trop l'attention sur elle. Elle sait qu'aux yeux de la société, elle est un monstre. D'ailleurs, ce qu'il y a de plus déconcertant dans ce livre, c'est que la conscience de sa monstruosité ne s'accompagne jamais, chez la narratrice, d'une remise en cause de ses appétits d'ogresse. Elle n'essaie jamais de s'humaniser, comme Balthus dans *Les ogres anonymes* de Pascal Bruckner. Nul ne domine le « don » ; on le sert, tout au plus.

On peut se demander, dès lors, quel est l'intérêt de lire une histoire dont le sujet est aussi peu ragoûtant. *L'ogresse* n'a ni le côté « conte de fées » des histoires d'ogres traditionnelles, ni la portée d'une parabole historique comme chez Tournier, pour qui le mythe de l'ogre sert de métaphore au nazisme. Le récit de Psyché s'appuie sur une fascination pour l'horrible. Depuis qu'Hannibal Lecter, le dangereux mais brillant cannibale psychopathe imaginé par Thomas Harris, est devenu un archétype du vilain dans la culture populaire, nous connaissons mieux le pouvoir d'attraction que peuvent

paradoxalement posséder les êtres répugnants. Sans avoir renoncé à toute forme de décence (à preuve, ces avertissements pour « public averti » qui précèdent un nombre croissant de téléseries), nous faisons moins de cas de la distinction entre le « bon » et le « mauvais » goût. À cet égard, le lecteur aura droit à quelques frissons de dégoût en lisant ce roman. Je pense plus particulièrement à une séquence au cours de laquelle la narratrice ingère des placentas. Cet acte abject tient lieu, pour elle, de révélation : elle atteint un tel ravissement qu'elle en frémit dans sa petite culotte. « L'ogritude totale dans une sexualité non moins totale ! », clame la narratrice. De son temps, Sade a été fustigé pour moins que ça.

Cela dit, les amateurs de détails sordides ne s'en donneront pas forcément à cœur joie en lisant *L'ogresse*, car Psyché ne s'adresse pas spécialement à eux. Le festin de placentas correspond même à l'un des rares passages vraiment glauques du livre. Et encore, Psyché n'use guère d'un style cru. En fait, la prouesse de la romancière consiste à avoir développé un style très travaillé pour traiter un tel sujet. En ce sens, *L'ogresse* est un véritable petit bijou d'écriture.

Le roman est divisé en 52 chapitres brefs, voire très brefs (l'un d'eux se compose de sept mots). De sa Martinique natale, l'auteure a préservé la fraîcheur de l'imaginaire et de la langue. Certains néologismes et vocables antillais définis en notes infrapaginales viennent marquer un écart avec une langue, autrement, de facture classique. Dans le communiqué de presse diffusé par l'éditeur, une note énumère quelques écrivains chers à la romancière. Elle les surnomme ses « cyclones » : Eschyle, Hugo, Nietzsche, Racine, Shakespeare, Tournier, Artaud, Brontë, Césaire et Chabon. Il ne serait pas aisé de déceler une influence de chacun d'eux, mais on peut avancer que l'amour de l'écriture est évident chez Psyché.

L'illustration en couverture (conçue par Marc-Antoine Rousseau) appelle elle aussi une remarque. On y voit, en gros plan, l'œil d'une

femme au teint basané, qu'on devine être l'ogresse. Ce choix, qui peut surprendre (car c'est plutôt la bouche, l'organe de l'ogre), est judicieux. Le regard que l'on aperçoit dévie. Ce n'est pas le lecteur qu'il observe, mais son prochain repas. Ce regard suggère l'attente, la prudence et l'avidité.

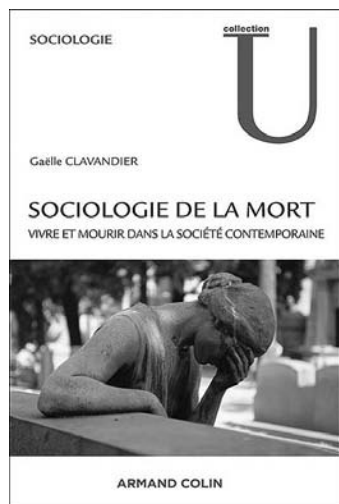
Autant dire que la table est mise pour une lecture certes macabre, mais capiteuse. En attendant de lire ce récit ou pour en accompagner la lecture, le lecteur prendra sans doute plaisir à visionner la vidéo promotionnelle réalisée par Sébastien Croteau, disponible sur le site Web de l'éditeur.

Patrick Bergeron

1. Le dictionnaire électronique Pons traduit le mot ogre au moyen d'une périphrase: *Menschen fressendes Ungeheuer*, c'est-à-dire «monstre mangeur d'humains».

CLAVANDIER, Gaëlle Sociologie de la mort Vivre et mourir dans la société contemporaine

Paris, Armand Colin,
coll. «U», 2009, 247 p.



Sociologie de la mort est un ouvrage très universitaire qui semble réunir les ingrédients qui lui permettront de devenir un classique des études sur la mort. Après avoir publié *La mort collective* en 2004, Gaëlle Clavandier atteste ici son expertise sur les problématiques sociales relatives à la mort. Son titre laissant penser qu'il ne s'agit que de sociologie est

trompeur car ses propos viennent passer en revue un large éventail des sciences sociales. Aussi bien l'histoire, la psychologie, que la philosophie ou l'anthropologie de la mort et du mourir y sont abordées. Plus encore, loin de se cantonner aux recherches francophones, voire strictement françaises, l'auteure expose des analyses importantes de l'histoire des études sur la mort venant d'ailleurs – notamment Royaume-Uni et États-Unis – ainsi qu'une bibliographie subséquente. Ce livre ouvre la voie à une bonne introduction aux sciences sociales de la mort. L'auteure dresse un portrait du paysage analytique des phénomènes touchant à la mort et au mourir en présentant, non seulement les différentes phases de construction de l'objet d'étude de la mort, mais également sa continuité heuristique et les transformations analytiques tout au long de l'histoire des sciences sociales. Sa présentation des recherches est structurée sans faire l'économie d'une réflexion critique rigoureuse, ni simplification excessive d'un domaine d'étude complexe et éclectique. L'ouvrage se divise en trois grandes parties: «L'expérience de la mort», «De la mort au mourir» et «Les enjeux contemporains».

L'auteure commence la première partie en explicitant de quelle manière la mort a été construite comme objet d'étude. Entre l'expérience de la mort, donnée biologique, et son analyse, en tant que phénomène sociologique, un fossé a été franchi sans ambages, tant par les philosophes que par les historiens, anthropologues, sociologues et psychologues. Désormais, «ce sont les formes du mourir qui nous sont accessibles et c'est le rapport à la mort qui est travaillé par les vivants» (p. 15). En effet, la mort, d'abord et avant tout réalité du cadavre, simple donnée biologique, ne se saisit qu'à partir de critères scientifiques. Or, ces derniers changent avec le développement des sciences modernes et des technologies. De ce fait, la mort biologique a pour corollaire la construction que la société se fait de la mort comme construction du réel, mettant alors en perspective la mort comme un fait social. Dès lors, des anthropologues et des historiens tels que Arnold Van Gennep, Marcel Mauss, Philippe Ariès ou Louis-Vincent Thomas ont analysé, non plus la mort biologique, mais les représentations de la mort, les comportements des vivants face à elle, les rituels funéraires et les croyances s'y rapportant.

La seconde partie de l'ouvrage fait la lumière sur un glissement de l'objet d'étude qui s'est produit au cours du siècle dernier: de la mort vers le mourir. Au fil du temps, les recherches des ethnographes sur les manières de traiter avec les morts et la mort aux quatre coins du globe ont été redirigées vers nos propres sociétés. La mort étant un objet insaisissable, les spécialistes du XX^e siècle se sont alors intéressés au mourir. C'est ainsi que l'on voit apparaître les notions de tabou et de déni de la mort. Puis, les années 1980-1990 amènent de grands changements. L'épidémie de VIH donne un nouveau visage aux mourants, les soins palliatifs remettent en question l'égide de la thérapeutique par la médecine moderne, les sociétés funéraires s'ouvrent aux marchés concurrentiels et aux sociétés d'assurance. La démographie occidentale connaît des évolutions majeures: la population vieillit, l'espérance de vie s'allonge, la mortalité infantile diminue. Tout cela conduit à une remise en question profonde des liens sociaux traditionnels et révolutionne nos conduites et nos croyances à l'égard de la mort.

La dernière partie de l'ouvrage traite des enjeux contemporains de nos sociétés face à la mort et au mourir. Selon l'auteure, «la complexification du rapport à la mort affecte les pratiques» (p. 17). Les interprétations se contredisent et les discours semblent se densifier autant que se polariser. Experts, scientifiques, praticiens, thanatopracteurs, associations, tous semblent se faire un devoir d'émettre un avis sur ces transformations. Par-delà les enjeux de ces mutations et des politiques mises en œuvre, la sociologue semble distinguer une certaine cristallisation des phénomènes permettant d'entrevoir une nouvelle «normalisation du mourir».

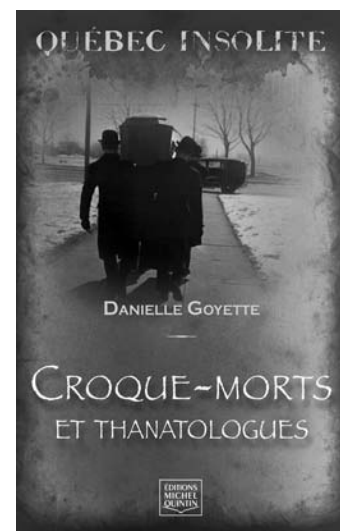
Cette lecture stimulante propose une histoire des sciences de la mort qui, soulignons-le, reste exempte de jugement à l'égard des positions et avis énoncés par les spécialistes de la mort. Les propos nuancés de l'auteure questionnent la position du chercheur. Il ne s'agit pas tant de crier au danger des dérives des cimetières virtuels ou des demandes d'euthanasie que de transmettre un savoir accumulé par d'autres et d'y contribuer en défendant humblement l'idée que «la sociologie de la mort n'a pas pour fin de statuer sur la légitimité de l'évolution des mœurs et des pratiques» (p. 13).

Gil Labescat

GOYETTE, Danielle

Croque-morts et thanatologues

2010, Waterloo (Québec),
Éditions Michel Quintin,
coll. «Québec insolite», 176 p.



Vaut-il mieux parler de *croque-morts*¹ ou de *thanatologues*? Ces deux appellations, qui semblent synonymes, n'ont pourtant pas tout à fait la même valeur.

Le premier terme, qui ressortit au registre familier, désigne selon *Le Nouveau Petit Robert* cet «employé des pompes funèbres chargé du transport des morts au cimetière». Il a abondamment nourri l'imagination populaire, trouvant sans doute l'un de ses meilleurs représentants dans le sinistre Monsieur Zaccaria Ripp, le croque-mort dans les albums de Lucky Luke, que Morris montrait constamment flanqué d'un vautour. La dénomination a de quoi fasciner par la dimension de cannibalisme symbolique (mais fantaisiste) qu'elle sous-tend. Contrairement à ce que suggère une approximation étymologique, le sens premier de *croque-mort* est «celui qui escamote le mort» et non celui dont la tâche aurait consisté jadis à «croquer l'orteil de son client pour s'assurer qu'il était bien mort²».

Curieusement, Danielle Goyette ne fait pas cette distinction. Elle situe l'apparition du mot *croque-mort* «au Moyen Âge alors qu'un volontaire, souvent le médecin du village, devait mordre fermement l'orteil d'un présumé mort afin de s'assurer qu'il avait vraiment quitté ce monde. Si le corps ne réagissait pas, le croque-mort déclarait la mort officielle» (p. 11). On pardonnera